

que le Père Didon tient chaque dimanche son tournoi, et en regardant l'auditoire, on se croirait à Versailles, un jour de grande séance, au nombre de sénateurs, de députés, d'hommes politiques, de savants, de lettrés—et de duchesses—qui se disputent des places dans l'enceinte.

Le lecteur aime les particularités. Faisons ce croquis par un petit détail.

Le Père Monsabré, pour soutenir sa voix avant de monter en chaire, boit, dans sa chambrette de Notre-Dame, un peu de vin blanc sucré. Le Père Didon, d'une tonalité plus bouillante, préfère quelques gorgées de vin chaud.

C'est l'équivalent du grog de M. Gambetta et du verre de bordeaux de M. Thiers.

\* \*

Malgré son nom, le Père Ollivier ne porte pas précisément le rameau de la paix. C'est un tribun dont la parole agressive entre dans les chaires comme un impitoyable glaive. L'ironie serait une arme trop légère pour sa main large et robuste; il lui faut une massue, et il en porte des coups terribles, sans ménager personne. On dit qu'il n'entend guère les observations, et ce qui le ferait croire, c'est qu'il tape quelquefois comme un sourd. Mais quel éclat et quelle puissance! J'ajoute bien vite: et quel courage!

Je n'en veux donner qu'une preuve, qui sera en même temps un échantillon de sa manière à l'emporte-pièce.

C'était pendant la Commune, à Notre-Dame, en plein règne de Ferré et de Raoul Rigault.

Le Père Ollivier, avec son habit de moine, continuait intrépidement ses conférences, devant un auditoire que faisaient trembler chaque fois davantage les audaces de sa parole. Un jour, la Commune fait arborer le drapeau rouge au sommet de la vieille basilique, et le Dominicain voit le sinistre emblème en arrivant à la métropole. A peine en chaire, son indignation l'emporte, et d'une voix tonnante: "Ah! messieurs, s'écrie-t-il, j'ose à peine continuer, car il y a des paroles qu'il n'est pas toujours bon de dire; on y joue gros jeu... Qu'importe, après tout! Eh bien! lorsque j'ai franchi le seuil de cette cathédrale, je n'ai pu m'empêcher de frémir. O voûtes de Notre-Dame, vous qui avez vu passer toutes les splendeurs et toutes les gloires de la France, mais dont l'écho, s'il se réveillait, nous raconterait aussi toutes ses misères et toutes ses douleurs! O tours de Notre-Dame, dont le carillon s'est éveillé joyeux ou triste pour tout ce que nous avons eu de grandeurs ou d'humiliations, on ne vous avait pas encore fait cette injure. On avait amené, à Notre-Dame, jusqu'à votre autel, ce *marbre vivant d'une chair publique* qu'évoquait jadis le Père Lacordaire. On avait, en place de la statue équestre de Philippe VI, devant le sanctuaire, élevé je ne sais quelles images honteuses. On avait fermé vos portes, menacé vos murs vendus à de vils démolisseurs. Mais on n'avait pas encore fait flotter au sommet de vos tours l'ignoble étendard qui les souille!"

Le lendemain, Mgr Darboy félicita chaudement le Dominicain de son courage, mais, plus soucieux que lui-même de sa sécurité, il lui ordonna de quitter Paris.

\* \*

Que de jolies silhouettes il y aurait encore à esquisser en dehors des grandes chaires! Quels charmants tableaux de chevaliers offraient ces chapelles discrètes où de petits groupes choisis écoutent des voix d'élite!

Les normaliens, dont tant de personnalités brillantes ont envahi le journalisme et la politique, ne pouvaient manquer de se faire aussi une place distinguée dans l'Eglise.—Allez un dimanche matin, à huit heures, dans la chapelle souterraine de Saint-Augustin, et vous jouirez d'une des paroles les plus savantes et les plus suaves qui puissent se jouer dans la philosophie chrétienne. J'ai entendu là disséquer Pascal avec une élégance et une sûre-

té merveilleuses, et j'y ai recueilli une page si exquise sur l'amour, une dissertation sur la grâce d'une analyse si fine et si délicate, qu'on est vraiment tenté de demander pardon à Dieu de la volupté qu'on y trouve.

M. Buffet est un des fidèles de l'abbé Huvelin, chez qui refleurissent à la fois la science profonde et la poésie sereine du Père Gratry.

Rue de Bourgogne, dans la petite chapelle Sainte-Valère, c'est une autre figure, également originale et attrayante, celle de l'abbé de Broglie, frère de l'accusé du 16 mai. Il est là, aussi ferme dans sa chaire qu'il l'était naguère à son bord, quand, lieutenant de vaisseau et la croix d'honneur sur la poitrine, il commandait la manœuvre à l'équipage. Le profil serait curieux à dessiner, mais j'aurai occasion d'y revenir, et, pour cette fois, je me borne à constater la vogue et le succès.

## Sur la tombe d'Ernest Girard.

ÉTUDIANT EN MÉDECINE

Hier encore pourtant il marchait dans la foule, Et cette mer berçant sa barque sur la houle, A ses yeux reflétait un ciel pur et sans deuil; La brise qui gonflait sa voile encore nouvelle, Ne semblait pas devoir, en poussant sa nacelle, La précipiter sur l'écueil.

Son front où bouillonnaient tant de force et de Où le talent faisait germer un si beau rêve, [sève, De fortune, de gloire et de félicité; Son front qui rayonnait d'une céleste empreinte, Dans cette époque troublée où tout marche avec Ferme, attendait l'adversité. [crainte,

Jamais l'espoir, aux yeux de son âme ravie, Ne sema plus de fleurs au chemin de la vie, Qu'en ces jours où le sort préparait son trépas. Car, pour lui faire aimer une longue existence, La mort en le frappant lui montrait à l'avance Le bonheur germant sous ses pas.

Ces plaisirs entrevus d'une existence pure, Joissances du cœur que le succès procure, Ces triomphes rêvés, ciel! sont donc disparus! Un jour, ô Jéhovah! suffit à ta puissance, Et nos yeux étonnés cherchent l'ami d'enfance, Hélas! qu'ils ne retrouvent plus!

Mais pourquoi s'attrister et pleurer sur sa tombe? Heureux, riche, savant, tôt ou tard on succombe; La mort hâte toujours le pas du genre humain. A la lyre du cœur où le monde s'accorde, Tous les jours nous sentons se taire quelque corde, Malgré l'effort de notre main.

Le malheur qui nous suit tous les jours nous en- [lève La plus charmante part qui nous reste du rêve Que caresse ici-bas notre génie enfant. [voile, Nous comptons nos plaisirs dans le passé sans Comme un aigle blessé les plumes de son aile Que sème la fureur du vent.

Et que nous fait le glas qui lentement résonne? Depuis longtemps déjà nous avons, quand il [sonne,

Dans le tombeau du temps enterré notre cœur. Quand nous avons perdu ce qu'il a de céleste, Que nous fait à quel jour s'en va le peu qui reste: Cette poussière sans valeur!

Que sert à l'oiseleur une cage sans hôte? A la lyre, que sert une corde qu'on ôte? A toute cage il faut l'oiseau pour l'habiter; Au barde il faut la voix, à l'âme la prière, A la lyre une corde, à tout cœur sur la terre Une illusion pour chanter.

Que j'en ai vu partir d'âmes inconsolées! Que j'en ai vu tomber plaintives, désolées, Pour qui la vie, hélas! devenait un affront! Pourquoi dès son matin ne pas quitter la vie? Pouvait douter encore du crime et de l'enfer! Mourir avec des fleurs au front!

Que j'en ai vu de cœurs brisés par la souffrance En gémissant au ciel demander l'espérance; Que j'en ai vu mourir vieillards avant leur soir! Victimes qui marchaient en pleurant sur la route, Combien de fois j'ai vu la tenaille du doute Déchirer leur dernier espoir!

Dors, ami, car le Ciel t'épargne bien des peines! A côté de l'amour on sent grouiller les haines, Et le siècle à longs traits boit un poison mortel. L'orgueil à la pitié ne cède plus la place, Et notre œil en retrouve avec effroi la trace, Jusqu'au pied même de l'autel.

Sur un terrain glissant la vertu chancelante A l'or dispute en vain la faveur inconstante De ce siècle qui fait d'un vil métal son dieu; La foule qui se traîne aux pieds de cette idole, Pour elle sans rougir gravit le capitolé Et brûle l'encens du saint lieu.

Dors; car partout, vois-tu, le ciel toujours plus [sombre Ne montre déjà plus, dissimulés dans l'ombre, Que la crainte et le doute à nos yeux scrutateurs; En vain l'âme captive au sein de la matière De temps en temps demande un rayon de lumière, Sa voix ne touche plus les cœurs. [mière,

Oh! quand des passions la marée inconstante Sous le vaisseau du siècle arrivant écume, Fera sécher d'effroi les plus fiers matelots, Comment ferons-nous donc pour calmer la tour- [mente

Où dérober au moins notre barque tremblante A l'aveugle fureur des flots?

Loin des sentiers battus quand aussi tout s'égare, Qui peut nous dire, hélas! ce que demain prépare Ou quel embryon naît sous nos pas incertains?... Et malgré nous pourtant nous arrivons au terme: C'est pour s'ouvrir bientôt que la tombe se ferme Sous les yeux de quelques humains!

Dors, ami; dors en paix. Les passions du monde Hurlantes ne vont pas rouler leur flot immonde Aux champs que la pitié consacre aux trépassés; Car les cœurs avilis par un hideux mélange De bassesse et d'orgueil, pour traîner la leur Ne le sont pas encore assez. [fange

Que la main d'un ami cultive sur ta tombe Les fleurs du souvenir, et qu'une larme y tombe Avec une prière au Dieu de nos aïeux. Que le petit oiseau de sa voix printannière, Pour toi sous l'humble croix du vieux cimetière, Module ses refrains joyeux.

Le flot du temps recouvre, hélas! bien des nau- Mais l'amitié survit et plane sur les âges, [frages, Immortel monument des humains qui s'en vont; Le monde et ses trésors, tout, tout nous aban- [donne,

Mais quand l'on sait aimer, l'amitié que l'on Reste au cœur, et nous y vivons. [donne

Ce fantôme brillant qu'on appelle la gloire, Bruit vain que fait la foule autour d'une mémoire, N'a pas encore bien haut fait résonner ton nom; Mais nos cœurs valent bien le piedestal de pierre Où les héros du siècle étalent leur misère: Nous t'y dressons un panthéon.

J.-L.-N. GUINDON.

Québec, 13 avril 1879.

## UN DRAME SUR LA SEINE

### Deuxième partie de la Bande Rouge

I

Par une froide et sombre nuit de décembre— la même que celle où les dames de Saint-Senier avaient quitté le chalet—un homme et une femme hâtaient le pas dans une étroite allée de la forêt de Saint-Germain.

L'homme était vêtu à la façon des colporteurs ambulants qui parcourent les campagnes, un ballot sur le dos et un bâton à la main.

La femme le secondait évidemment dans ce métier nomade, car elle portait sa part de marchandises dans un long sac pendu à son côté.

A qui eût bien regardé cependant le visage et la tournure des deux voyageurs nocturnes, il serait peut-être venu des doutes sur leur véritable condition.

En dépit de son fardeau, de sa blouse bleue, de son pantalon de velours à côtes et de ses gros souliers ferrés, l'homme avait une manière de marcher qui n'était pas celle des porte-balles.

Il avait le pas ferme et régulier d'un soldat et non cette allure traînante du piéton qui n'a pas besoin de se presser pour arriver avant l'ouverture de la foire du lendemain.

Sa taille mince et droite se redressait comme celle d'un toupier sous le sac, et ses épaules bien effacées n'avaient pas encore subi cette voussure profonde que l'habitude inflige à tous ceux dont la profession consiste à suppléer les bêtes de somme.

Quant à sa figure, elle s'accordait encore moins avec le costume et les attributs du métier.

Il y avait dans ses traits hâlés et amaigris un mélange de finesse et de fermeté qui aurait pu le faire prendre pour tout autre chose qu'un colporteur.

Sauf l'absence complète de barbe et de moustaches, c'était bien le visage d'un militaire et même d'un officier.

La femme, quoique vêtue d'une pauvre jupe de droguet et chaussée de sabots, n'avait pas non plus l'air d'une paysanne.

Elle dissimulait sa tournure élégante sous une sorte de manteau de laine rayée assez semblable aux *limousines* à l'usage des rouliers et son abondante chevelure noire sous un foulard rouge noué à la façon des créoles.

Mais les lignes harmonieuses de son corps sveltes se révélaient en marchant et ses yeux étaient trop brillants, son teint trop blanc, la coupe de son profil trop pur pour ne pas frapper un observateur.

Quoi qu'il en fut de leur identité, les deux voyageurs avançaient rapidement et sans échanger une parole.

Chose bizarre! la femme semblait servir de guide à son compagnon de route.

Elle marchait la première, et, de temps en temps, s'arrêtait pour s'orienter; elle continuait son chemin, tantôt en suivant l'allée, tantôt en prenant des sentiers qui s'enfonçaient sous bois.

A chacun des carrefours qui se présentent fréquemment dans la forêt de Saint-Germain, une des mieux percées de France, le couple faisait une station de quelques secondes, et, après un rapide examen, la femme s'engageait sans hésiter dans une des nombreuses routes qui formaient ce qu'on appelle en termes forestiers une *étoile*.

L'homme suivait silencieusement, et les courtes délibérations de la croisière étaient muettes.

Un geste de la main, un signe de tête s'échangeaient avant de se remettre en chemin, et c'était tout.

A en juger par les précautions qu'ils prenaient, et surtout par leur persistance à se taire, les deux voyageurs devaient avoir un grand intérêt à dissimuler leur marche.

Et, de fait, la forêt était alors assez peu fréquentée, surtout pendant la nuit, pour que leur seule présence à pareille heure et en pareil lieu dût les rendre suspects.

Les Prussiens, qui occupaient Saint-Germain depuis plus de trois mois, sont connus pour se garder à merveille, et n'avaient pas manqué de prendre de ce côté-là leurs précautions habituelles.

Dès le début de leur occupation, les arbres magnifiques qui bordaient les grandes avenues étaient tombés sous la hache impitoyable pour construire des abris et barrer les routes.

Pendant les premiers temps de l'investissement, nos prudents ennemis ne s'étaient pas bornés à ces préparatifs de défense.

De fréquentes patrouilles sillonnaient alors la forêt dans tous les sens, sans parler des postes avancés qu'ils avaient placés avec cette intelligence de la topographie dont ils avaient déjà donné tant de preuves depuis le commencement de cette funeste guerre.

Les allures honnêtes et modérées de la défense de Paris les avaient assez promptement rassurés, et, vers la fin du siège, leur surveillance, toujours aussi active sur les premières lignes du blocus, s'était quelque peu relâchée sur les derrières.

Trois mois plus tôt, les deux voyageurs auraient eu bien des chances de tomber dans une embuscade avant d'avoir fait cent pas dans la forêt, et leur voyage eût été si vite interrompu, qu'ils ne se seraient probablement pas risqués à l'entreprendre.

Mais, dans cette seconde période moins agitée, il s'agissait tout simplement pour eux d'avancer prudemment et de bien connaître leur direction.

Ils paraissaient remplir parfaitement ces deux conditions, car la femme avait l'air de suivre un itinéraire à elle connu, et l'homme observait les abords du sentier avec un soin minutieux.

On aurait dit qu'il avait l'habitude de s'éclairer militairement.

Le temps était du reste assez favorable à une expédition nocturne, car le sol était couvert d'une neige durcie qui amortissait le bruit des pas, et le vent soufflait du nord avec une force croissante.

Les grand-gardes prussiennes, s'il y en avait encore dans ces parages, devaient s'être mises à l'abri, et, quant aux sentinelles, il était peu probable qu'elles se tiussent immobiles à leur poste de faction.

Le piètement auquel le froid les contraignait pour se réchauffer aurait pu s'entendre de loin, et c'était là un indice qu'un observateur expérimenté pouvait mettre à profit.

Après avoir marché longtemps, sans qu'aucun incident vint troubler leur expédition, le colporteur et sa compagne arrivèrent à une partie de la forêt où le terrain changeait de nature.

De plat qu'il était du côté de Saint-Germain, le sol devenait de plus en plus accidenté.

Ce n'étaient ni les gorges ni les rochers qu'on rencontre si fréquemment à Fontainebleau, mais enfin les sentiers s'élevaient par des pentes assez raides pour redescendre brusquement en talus coupés presque à pic.

Parfois même, il fallait cheminer dans des ravins encaissés entre des berges escarpées.

Là, force était de ralentir la marche.

Les hautes branches des arbres séculaires formaient au-dessus du sentier comme un dôme et interceptaient le peu de clarté qui tombait du ciel nuageux.

D'énormes souches dont les racines tortueuses débordaient sur l'étroite allée, prenaient dans ce clair obscur des formes fantastiques, et menaçaient à chaque instant de barrer la route.

Loin de se rebuter de ces difficultés et de ces obstacles, le guide féminin semblait avancer d'un pas sinon aussi rapide, du moins plus assuré.

Il était probable, à en juger par ses nouvelles allures, que ces parages lui étaient familiers, car elle s'arrêtait parfois pour examiner avec attention un tronc colossal ou une pierre en saillie, comme si elle avait cherché à retrouver dans ces accidents du chemin des points de repère.

L'homme se contentait de suivre en réglant son pas sur le sien.

Après chaque temps d'arrêt, la femme se retournait à demi, et, par un geste à peine esquissé, indiquait à son compagnon qu'elle reconnaissait la route.

Celui-ci se conformait à l'invitation tacite qui lui était adressée, et suivait sans jamais articuler une parole.

Pour-être craignait-il que le plus léger bruit